Keitelman Gallery

SUMMER CHAUD

26.06- 05.09.2015
opening 25.04.2015
6pm to 9pm

Opening 6-9 pm Thursday 25.06.2015
Tuesday - saturday 12 to 6pm
Contact: Valérie Palacios – Keitelman +32 477 77 53 61

Sous le titre ironique de *Summer Chaud*, la Keitelman Gallery a le plaisir d'inaugurer son exposition d'été qui est en même temps une exposition *sur* l'été. On use ici de cette saison et des milles images qu'elle évoque comme d'un sésame pour lire ou relire l'œuvre d'artistes modernes et contemporains. D'Auguste Renoir à Albert Camus en passant par Michelangelo Antonioni, Ingmar Bergman, ou Eric Rohmer, l'été fut un sujet d'attention particulier pour de nombreux artistes, cinéastes, écrivains. Chacun d'eux s'est employé à souligner une dimension particulière de cette saison ambivalente. En effet, si l'été rime avec l'insouciance, l'amour et la transhumance, il est aussi frappé de sa charge tragique. Il porte en lui les idées de ruine et de moiteur étouffante. Il y a en lui l'idée d'une paralysie qu'Antonioni et Camus (en dignes habitants de la Méditerranée et de ses civilisations présentes et passées) ont exemplairement relevée.

L'exposition *Summer chaud* part d'un point de vue naïf pour sonder les nuances que l'on peut déceler au sein de la thématique estivale. Elle tente de saisir par le biais des œuvres exposées quelques-uns des stéréotypes qui y sont associés ainsi que leurs déclinaisons, amendements.

S'agissant de stéréotypes (non pas entendus dans un sens péjoratif mais dans le sens d'éléments constitutifs de l'imaginaire collectif se déployant autour d'un thème comme l'été), l'exposition débute en fanfare avec l'inénarrable **Martin Parr** qui, avec un humour britannique unique et un sens extraordinaire du placement capte, en sociologue, ce qui fait l'essence d'une communauté ou d'une population donnée. Cette essence apparaît à plus forte raison durant les vacances, ainsi qu'on peut généralement présumer de la nationalité de certains touristes dans les lieux de villégiatures par le biais de détails vestimentaires ou d'attitudes. En humaniste, Parr nous montre que nos dites singularités s'effacent derrière notre dimension enfantine, touchante, pathétique qui, plus que toute autre, nous réunit.

Lisette Model, autre photographe capable de planter des « caractères » dans leurs traits distinctifs s'est également intéressé aux situations de détente et de vacances, en marge de son travail de portraitiste de rue. Elle a dépeint quelques spécimens rencontrés sur les plages américaines ou le long de la promenade des Anglais à Nice avec la pointe d'humour noir qui la caractérise, non sans faire preuve d'une constante empathie.

L'exposition présente également deux œuvres de l'artiste **Peter Hutchinson**. Ce dernier, né en 1930, fut un des pionniers du Land Art aux côtés de Robert Smithson. Tout comme Smithson, son art est marqué par une dimension de science-fiction. Mais là où Smithson peut se faire âpre, faisant entrevoir l'issue potentielle des désastres écologiques perpétrés par l'homme, Hutchinson est lui un utopiste. Son œuvre postule, à la

manière d'un songe, un futur qui serait semblable à un Eden luxuriant, plongé dans un éternel été. Eden que la science (avec conscience) serait parvenue à instituer.

Une toile de **Jean Brusselmans** est également exposée qui ouvre à la dimension campagnarde de l'été. Brusselmans, sous des airs rustres partagés par ses pairs de l'expressionisme flamand Constant Permeke ou Frits Van den Berghe, est parvenu à redynamiser dans l'entre-deux guerres les genres supposés épuisés de la nature morte, du nu ou du paysage en leur insufflant une âme tout à la fois moderniste, internationale, et éminemment locale. C'est la douceur passée à l'ombre des arbres fruitiers qu'il sait nous évoquer.

Quant à **James Brown**, il est un peintre des astres et de l'espace et c'est tout naturellement que l'on recense au sein de son œuvre puissamment lyrique une sculpture de bronze qui représente le soleil, roi des astres. Ici, cette matière plus qu'une autre, en sa patine, en son essence, nous évoque bien l'action brûlante du soleil, la relation de l'été à l'un des quatre éléments qu'est le feu.

On retrouve cette même approche du thème par le biais du matériau dans les œuvres de l'artiste israélien **Gal Weinstein** –Israël, terre de soleil, pays de cocagne tout comme pays de guerre et de sècheresse. Il plante avec virtuosité, en usant de sa technique associant colle et limaille de fer un paysage historique et désertique, celui de la ville archéologique de Petra.

Thomas Ruff, par le biais d'une synthèse photographique de couleurs plonge de son côté jusqu'au cœur même de la lumière, à laquelle est associé l'acte photographique au même titre que l'été.

L'artiste belge **Lucile Bertrand** présente pour sa part deux pièces. La première est une œuvre créée 2004 dans le contexte du centre d'art bruxellois « Le comptoir du Nylon ». Elle est constituée de cartes postales envoyées à l'époque par les vacanciers au centre d'art et exposées en sa vitrine à la vue des passants (n'étant pas partis en vacances ou étant au contraire en vacances dans la capitale belge). La seconde est une double suite de textes et d'images, combinant des souvenirs de vacances personnels de l'artiste à des photographies ou récits de l'actualité internationale, souvent tragique. Dans les deux cas, Lucile Bertrand nous parle ici des enjeux de l'appréhension du temps et de l'espace, en deux lignes qui s'entrecroisent: où les lieux de villégiature des uns sont les lieux de labeur des autres, et où l'insouciance estivale, aussi absolue soit-elle, ne suffit pas à éclipser les remous du monde.

Enfin, l'exposition réunit également plusieurs jeunes artistes prometteurs. **Frédéric Fourdinier** présente trois constructions de bois énigmatiques couvertes de peinture blanche. Il faut un moment à l'œil pour deviner, en filigrane de ces silhouettes minimalistes et épurées qu'il s'agit là de ruches. Ces « ready-mades » trouvés par hasard dans la nature par l'artiste et déplacés dans le monde de l'art suggère le hiatus qui peut exister entre une humanité préoccupée par l'accumulation de biens et l'hygiénisme poussé jusqu'à l'extrême (par exemple dans l'usage inconsidéré de pesticides), et un règne naturel subissant tant et plus les conséquences d'une telle attitude (où un animal aussi décisif que l'abeille tend à disparaître). Règne naturel que nous nous contentons de consommer, le temps d'un été.

Marc Buchy, tout comme Thomas Ruff, va au cœur de la lumière en la décomposant en des termes conjointement scientifique et poétique : comme il faut vingt-quatre images par seconde pour tenter de capter quelque chose d'aussi fugace que la lumière (et/ou que l'été, en nos nordiques contrées) Marc Buchy, en héritier des impressionnistes, réalise vingt-quatre sérigraphies en couleur, marquant chacun de ces instants.

La peintre **Emmanuelle Leblanc** œuvre aussi dans la séquence et la synthèse mais au plus près du médium pictural et de sa tradition. Ses tableautins peints sur bois dans la lointaine lignée du Moyen-âge sont tantôt la résultante, quasi mathématique, du croisement de plusieurs teintes du jour. Tantôt, ils offrent une succession de scènes riches d'insouciance que l'œil tente de retenir, mais dont la mémoire seule décide du destin, ainsi que nos souvenirs d'été fusionnent, année après année, en une seule et même image.